

l'ont à beaucoup retranché; et que, si l'on voulait...

Vous pourriez peut-être commencer à voir s'il y a...

L'un et l'autre des auteurs disent que le Canada est un...

Quand on veut résumer (13), c'est chose facile, M....

Les jeunes gens arrivés sans avoir aucune, ont réussi...

En voilà bien assez pour faire comprendre que les...

P. S. — Il est rapporté dans nos pages que le nombre...

Ci suit la lettre de Mgr de Chicoutimi: —

Monsieur, — "Que je plains les canadiens quittant...

(10) Le correspondant n'a pas une idée de l'édifice...

(11) Vous jugerez mieux de ce "mutuel appui" en regardant...

(12) Quand les expressions sont claires d'elles-mêmes...

(13) Il n'a jamais été question de résumer. Retenez cette expression...

(14) Peut-être n'est pas assez sûr en fait de statistique vrai!

(15) C'est très bien, et l'on n'a jamais pensé autrement de M. Chiquiquy.

(16) Il est toujours bon, et il est même toujours tenu de dire...

(17) En effet le *Moniteur* n'a publié la lettre de Mgr de Chicoutimi...

Si les *Melanges* avaient dû diriger les prêtres du diocèse...

A moins qu'il n'ait à une distance, il ne pourra trouver...

On nous écrit de St. Edouard à la date du 16 mars: —

"Ce semblerait manquer à la reconnaissance et à la justice envers M. R. S. le nouveau seigneur de la seigneurie St. George, que de ne pas donner publiquement un trait de charité par lequel ce monsieur vient d'honorer son arrivée dans la paroisse de St. Edouard, en déposant entre les mains de M. le curé, une somme de \$200 pour le soutien des familles les plus indigentes de sa seigneurie."

Plusieurs communications et autres articles inévitablement remis.

FAITS DE L'ETRANGER.

CONVERSION DU REGICIDE MERINO.

Un jeune frère, don Francisco Puig y Esteve, s'est rendu le 7 février, à sept heures du matin, dans la prison du Saladero, et, sans dessein trop arrêté, il est entré dans le cachot où était le régicide.

L'ecclésiastique qui assistait le condamné se leva en ce moment et demanda à don Puig de rester là pendant qu'il irait dire sa messe.

Don Puig dut à cette circonstance accidentelle l'occasion d'établir avec le prisonnier la conversation la plus intéressante, peut-être, qu'ait jamais entendue les murailles d'un cachot.

Merino était sur des matelas étendus à terre, près d'un autre aspect d'indifférence et de calme effrayant qu'il avait dès l'instant où il fut arrêté. Le jeune frère se plaça sur un siège à son côté.

Une exclamation que le coupable ne voulut pas laisser interpréter par son interlocuteur comme une faiblesse d'esprit, lui fit prononcer les mots suivants: "Tous ceux qui connaissent ma situation ne prendront aujourd'hui en pitié, et pourtant je ne la changerais pas pour une autre; je suis l'homme le plus heureux du monde."

Don Puig ayant pris cette réponse dans le vent sous que la religion pouvait accepter, le coupable rebliqua par quelques mouvements de tête négatifs.

C'est sous de tels auspices que commença une conversation de trois heures qui devait amener la conversion du régicide. Le jeune ecclésiastique comprit que l'organisation et le caractère de la personne qui lui parlait exigeaient une manière toute particulière et rassurée de lui faire entendre la parole de Dieu, si l'on voulait qu'elle put produire quelque fruit.

Après avoir parlé de sujets indifférents, Merino dit à son interlocuteur: "A ce que je vois, vous êtes un homme de talent." "Et vous," lui répondit don Puig, "vous avez dans Madrid la réputation de grand latiniste." "J'ai beaucoup lu, mais, pour avoir mal digéré mes lectures, je n'ai rien appris," reprit Merino, faisant de lui-même une appréciation qui paraît fort exacte.

Une fois lancé sur son terrain favori, le dialogue roula pendant une heure et demie sur la poésie ancienne. Merino passa en revue l'un après l'autre presque tous les poètes grecs et latins, mêlant dans ses paroles une chaleur et dans la conversation une tranquillité qui surprendraient, même dans une personne dont les derniers moments ne seraient pas comptés.

Il s'était assis sur son lit et terminait un de ses discours, quand don Puig s'aventura à lui faire une observation religieuse. Il lui dit qu'une affection si grande pour la littérature païenne était peut-être la cause de tous ses maux présents, en le détournant de ses études théologiques.

"Qui sait?" répliqua Merino, après quelques moments de silence, "si la théologie dans quelques deux mille ans ne sera pas une mythologie et si quelqu'un de nous ne sera pas un demi-dieu?"

Sans paraître se fâcher devant une pensée aussi blasphématoire, don Puig répondit sur le ton d'un amical reproche: "Oh! don Martin, quelle idée!" "Vous avez raison," reprit celui-ci après un instant de silence: "laissons cela."

Le moment était venu d'avancer d'un pas dans l'esprit du régicide endormi. Par une adroite transition, et saisissant la pause qui suivit les dernières phrases, don Puig proposa un condamné de changer de conversation et de parler des livres religieux sous le point de vue littéraire. Merino saisit l'appât et se rendit de bonne grâce aux desirs de son interlocuteur.

Les livres de l'Ancien Testament qui avaient la préférence du criminel, et que don Puig s'efforça de deviner, pour l'exciter à entrer en matière, sont, en premier lieu, le livre de Job, dont Merino récitait de mémoire plusieurs passages; ensuite les *Psalmes*, et particulièrement le premier, *Beatus vir*; et enfin tous les livres de Salomon. Parmi les livres du Nouveau Testament, il n'aimait que l'évangile de saint Luc. Don Puig l'avait aussi deviné, et le coupable fit un mouvement en lui deman-

dant: "Et pourquoi?" "Parce que saint Luc, répondit le jeune prêtre, est l'évangéliste le plus littéraire, et convient le plus au goût des littérateurs païens." — Merino sourit.

Le moment arriva où le prisonnier voulut aussi savoir quels étaient les passages que préférait don Puig. Celui-ci l'entendit, à ce qu'il paraît, sur ce terrain, car il lui répondit résolument: "Ce qui me plaît, je ne le dis pas; en pareil cas, je le lie."

— Avez-vous une Bible? — Non; mais j'en enverrai chercher une. Le coupable y consentant, un frère de la Paix et de Charité alla chercher la Vulgate en latin, et, pendant ce temps, malgré les instances de Merino, don Puig demeura dans la négative.

La conversation, changeant de nouveau, tomba sur les saints Pères, et les deux interlocuteurs dissertèrent spécialement sur les beautés de saint Augustin. Merino déplorant qu'elles fussent si peu appréciées.

La Bible étant apportée, don Puig l'ouvrit sans laisser voir au condamné à quel endroit. Merino s'accrocha sur son lit pour écouter, et le prêtre commença sa lecture.

C'était le chapitre XII de l'évangile de saint Jean. Tout le monde connaît ces sublimes et touchantes paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ adressa aux apôtres pendant la dernière cène: c'est à leur puissante action que le prêtre avait confié son triomphe, s'il y avait encore dans le coupable quelque reste de sentiment ou de réflexion.

Don Puig était à peine au milieu de la lecture de ce chapitre, que le prisonnier l'interrompit en disant: "Je vois qu'il n'y a pas entre nous aucun d'amalgamation que je parais être d'abord." (Il lui avait dit plusieurs fois, dans le cours de la conversation, qu'il trouvait en lui un homme de son goût.) "Vous avez, poursuivit-il, un caractère porté vers la douceur, le bien, au contraire, ne se plaît qu'aux choses fortes."

Sans se laisser arrêter par cette réflexion, don Puig continua la lecture du chapitre et des suivants. Il lut le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup>; son auditeur l'écoutait maintenant sans perdre une syllabe.

A la fin du seizième chapitre, Merino était en train de se laisser tomber sur son lit, et lorsqu'il se releva, le murmurait: "Laissez-moi; oh! mon esprit est trop fatigué!" "La parole de Dieu avait commencé à pénétrer dans le cœur de cet homme. Le jeune prêtre ne jugea pas nécessaire ni prudent d'insister davantage; il lui laissa la Bible et sortit pour revenir plus tard.

Jusqu'à quatre heures du soir, heure où il recevait le criminel fut profondément préoccupé. A ces heures les personnes qui s'approchèrent de lui parla de la conversation qu'il avait eue avec don Puig. Celui-ci, à son retour, put s'exprimer d'un ton plus franc, et Peshorta à se confesser. Le condamné lui répondit qu'il avait mis en lui toute sa confiance, qu'il ferait ce qu'il voudrait.

En effet, il se confessa. Après la confession, don Puig le pressa de nouveau de s'occuper du soin de ne rien laisser absolument sur sa conscience, le faisant réfléchir sur le moment fatal qui était si près. Ces réflexions portèrent le coupable à repeler son confesseur et à se soulager dans son sein.

La conversation ayant repris avec don Puig, Merino avança qu'à dire vrai, il craignait d'avoir encore quelque petite chose à faire. Don Puig, qui le devina, aborda un autre sujet.

Ils parlèrent longuement des prophètes hébreux et espagnols. Tit-Live, Tacite, Marianne, etc., parmi lesquels le condamné donnait la préférence à Tacite. Ce sujet étant épuisé, don Puig dit au chrétien maintenant rentré dans le sein de l'Eglise, que la petite chose devait être sans doute la nécessité de réparer, autant qu'il le pourrait, le scandale et les graves dommages qu'il avait causés par son inique action, et que pour cela le meilleur moyen serait de demander pardon aux victimes.

Je suis disposé à tout, répondit le criminel. Je demanderai pardon demain sur l'échafaud, si on me le permet.

Le régicide était agenouillé sur le lit, ayant don Puig à son côté, et en présence de quatre confrères de la Paix et Charité, des familiers de Son Eminence, de toutes les personnes qui avaient accompagné le saint Viatique, d'un gentilhomme de Sa Majesté, du commandant et d'un lieutenant de la garde de la prison, de l'alcade de la même prison et de beaucoup d'autres qui circulaient dans les corridors voisins, le prêtre commença la cérémonie sacrée.

Après la profession de foi et un moment où le célébrant, l'hostie dans la main, prononçait *Ecce Agnus Dei*, don Puig fit un mouvement pour demander quelques minutes de silence et commença à dicter au coupable les paroles qui expriment son repentir.

Merino le répétait avec un accent contrit, mais d'une voix plus claire et plus ferme que celle du jeune prêtre.

Il demanda pardon à Dieu, à la Reine, qu'il avait si gravement offensé, aux membres de la famille royale, au clergé, aux espagnols, et à tous ceux en général que son horrible crime a pu ou pourra à l'avenir affecter.

Il a déclaré qu'il n'avait ni complice ni instigateur.

Il a prié les assistants et toutes les personnes plus haut désignées de prier de leurs prières pour obtenir grâce devant Dieu.

Il protesta enfin qu'il voulait vivre et mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, dont il avait souvent oublié les croyances, quoiqu'il les ait confessées comme les seules vraies.

Cela fait, Son Eminence prit la sainte hostie et continua la cérémonie jusqu'à la fin. Lorsqu'elle fut terminée, le coupable s'étendit sur son lit, serrant les mains de don Puig et lui disant dans la chaleur et l'enthousiasme de sa reconnaissance: "C'est vous qui m'avez sau-

vé; vous êtes mon ange consolateur; je me sens régénéré, et maintenant je crois que j'ai la poitrine plus large que l'univers."

Tel a été le triomphe de la doctrine de J. C. et de l'Eglise catholique dans cette journée. Dès ce moment l'esprit de don Martin Merino a été vraiment régénéré, comme lui-même l'a dit.

DERNIERS MOMENTS DE MERINO.

Le *Heraldo*, journal espagnol, donne les détails suivants sur les derniers moments de Merino: —

"Le calme, le sang-froid, la brutalement impossible du régicide ne se sont pas démentis un seul instant. Quelques minutes avant de sortir de chapelle, on lui ôta les fers, opération longue et difficile; il dirigeait lui-même ceux qui l'exécutaient. L'opération terminée, il prit les fers et les examina, et déclara que c'était une pièce magnifique. Quand on lui apporta la robe jaune avec des manches rouges dont on devait le revêtir, il l'examina et dit: Elle est laide, mais pas autant que je le croyais; cependant, je ne la changerais pas pour le manteau des Césars. Un des respectables ecclésiastiques qui l'assistèrent lui ayant reproché avec douceur ces paroles, il se tut et se revêtit avec soin de la terrible robe. Quand on lui eut déclaré qu'il était trop large et pria un des assistants de le lui plier sur la tête, parce qu'il ne pouvait le mettre seul.

"Le bourreau, suivant l'usage, l'embrassa et lui demanda pardon de la mort qu'il allait lui donner. "Vous n'avez pas de pardon à me demander, lui répondit-il avec calme, vous accomplissez un devoir, ce qu'ordonne la loi, et vous allez exécuter une sentence juste; la seule chose que je vous demande, c'est que quand arrivera le moment de m'arrêter, vous m'aidiez, vous l'exécutez le plus promptement possible." On lui mit ensuite les menottes et il sortit de chapelle. Il s'arrêta dans la pièce d'empêché devant l'image de la Vierge, s'agenouilla et, d'une voix claire et nette, récita le *Sub tuum* en latin, puis, s'étant relevé, il se tourna vers les assistants, les salua et se remit en marche.

"Il était alors midi et demi, et il commença à descendre les degrés de la prison, qui sont très larges, sans vouloir accepter l'aide que lui offrait, parce que, dit-il, n'en avait pas besoin. Il se plaignit que les menottes étaient trop étroites, et quand il fut arrivé devant l'âne qui devait le porter, il déclara qu'il ne pourrait le monter sans aide. Le bourreau et son aide le prièrent alors par les bras pour le monter sur la tête, et ce fut la seule fois où il montra de l'irritation, appelant le valet du bourreau, barbare, parce qu'il lui avait fait mal au bras par sa maladresse. Une fois en selle, il dit, avec un air de satisfaction: "Maintenant, je suis commodément; mais pourquoi n'a-t-on pas mis d'étriers pour monter?" Il fit l'éloge de la beauté de l'animal, qui était en effet très grand, et regardant le bourreau et son aide d'un air calme, il leur dit: "Une paire d'éperons, et en avant!" Tout cela sans fanfaronnerie, sans ostentation, comme la chose la plus naturelle et comme s'il allait faire une promenade au lieu de marcher au supplice.

"Le lugubre cortège se mit en mouvement. Un escadron du régiment du Roi ouvrait la marche, puis deux régiments de soldats du même corps, un milieu desquels se tenait la Confédération de la Paix et de la Charité. Un des régiments portait une grande croix avec l'image de Notre-Seigneur. Immédiatement après venait le régicide, entouré de prêtres, puis le gouverneur de la province de Madrid, à cheval, en uniforme, portant le grand cordon d'Isabelle-la-Catholique, avec différents officiers, les membres du tribunal et autres officiers de justice. Un escadron et un fort piquet de garde civile fermaient la marche. Merino tenait à la main une image de la Sainte Vierge. Jamais nous n'oublierons la sensation profonde que nous a produite son aspect. Son visage était un peu pâle; sa barbe, blanche, n'avait pas été faite depuis son arrestation. De temps en temps il portait la vue sur l'image de la Vierge et remuait les lèvres comme s'il récitait une prière; puis il regardait de côté et d'autre la foule immense qui se pressait sur son passage; dans son regard il n'y avait ni haine ni terreur, ni fanfaronnerie, mais la plus complète indifférence pour tout ce qu'il lui passait devant les yeux.

"Il se plaignit que le cortège n'allait pas assez vite, et s'adressant au valet qui conduisait l'âne, il lui dit: "Tu es si sauvage que tu ne sais même pas conduire un âne; si tu étais à ma portée, je te donnerais un grand coup de pied qui te ferait te rappeler de moi." Et comme un des ecclésiastiques qui l'entouraient lui dit: "Don Martin, ce n'est pas le moment d'exprimer de pareils sentiments," Merino reprit: "Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie; il serait près de moi que je ne lui ferais pas le moindre mal."

"Arrivé au lieu du supplice, il monta l'échelle sans aide. Placé sur l'échafaud, il paraissait vouloir parler, et le peuple, qui comprit sa pensée, fit entendre avec enthousiasme le cri de: *Vive la Reine*! — Alors Merino dit d'une voix claire: "Je ne voulais rien dire contre la Reine; j'ai voulu seulement répéter que, dans le crime que j'ai commis, je n'avais pas de complices." Après ces paroles, il se livra à l'exécuteur, en recommandant de faire vite. Un instant après justice était faite. Le corps du supplicié est resté exposé sur l'échafaud jusqu'à cinq heures du soir."

"Le supplice du garot qu'a subi Merino est en usage dans toute l'Espagne et dans une partie de l'Amérique du Sud. Pour son exécution, le patient est assis sur une sellette; derrière son dos s'élevait un poteau auquel est attaché un collier en fer; ce collier est passé autour de son cou, et, au moyen d'un méca-

nisme très simple que tourne l'exécuteur, il se resserre peu à peu et finit par étrangler le criminel. Ce supplice dure quelquefois une, quelquefois deux et même trois minutes, selon que l'exécuteur opère plus ou moins lentement.

Décédés:

A St. Athanase, le 16 courant, à 11 heures et un quart de l'avant-midi, M. Charles Carrier, menuisier, à l'âge de 66 ans et 4 mois, après 5 mois de maladie. La mort de ce vertueux père plongea dans le deuil une épouse et 10 enfants dont plusieurs encore en bas âge. Il emporta avec lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

INSTITUT-CANADIEN.

LECTURE PUBLIQUE.

VENDREDI (ce soir), le 19 courant, Chs. LAMBE, avocat, de St. Athanase, donnera devant l'Institut-Canadien, dans la Salle des Odd-Fellows, grande rue St. Jacques, une Lecture Publique. La bande de musique St. Pierre ayant généreusement offert ses services, jouera dans le courant de la soirée. Entrée libre pour les dames et les membres de l'Institut et quinze sous pour les étrangers. La lecture commencera à 8 HEURES P. M. Par ordre HECTOR FABRE, S. A. I. C.

A VENDRE:

A cette Imprimerie, le *CANTIQUE DE ST. JOSEPH*, et une Paraphrase d'un hymne à son honneur. Prix: deux chefs de cent, huit sols la douzaine. Ces cantiques sont très convenables pour donner en récompense aux enfants des écoles et des catholiques.

EAU DE PLANTAGENET.

Depuis le mois d'août 1818, j'ai reconnu l'usage des EAUX DE PLANTAGENET dans une grande variété de maladies chroniques, et avec beaucoup de succès. L'eau de Plagenet est remarquable surtout dans les cas de dyspepsie, humoralité et scrofule. Les individus débiles et nerveux et ceux chez qui il y avait action agressive des intestins et des reins ne pouvaient qu'en tirer grand profit, mais à un intervalle d'une ou deux heures. Lorsqu'il y avait plus de vigueur et qu'il existait une condition tardive des réactions, il fallait user des eaux en plus grande quantité; et chez des personnes phlogistiques, où une disposition aux congestions pulmonaires, avec une tendance à la fièvre et l'irritation, on en devait jusqu'à plusieurs pintes par jour.

Ce serait vraiment une heureuse circonstance si les eaux minérales généralement, pouvaient être substituées pour le grand nombre de cas et pernicieuses composés, connus sous le style de Remèdes à l'Antonie, avec lesquels une certaine classe de la communauté ne cesse de se gorger, à leur grand détriment, et l'avantage seulement des manufacturiers.

WOLFRÉD NELSON, N. D. Président du Collège de Médecine du Bas-Canada. A vendre au Dépôt, Place d'Armes.

LIVRES NOUVEAUX.

LE CIEL OUVERT par la Confession sincère et la Communion fréquente; ouvrage où l'on trouve des histoires propres à élargir du sacrilège et à ramener la foi sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, par M. l'abbé Favre, 1 vol. 12.

GÉRARDINE, ou histoire d'une Conscience, traduit de l'anglais, etc. 1 vol. 12.

LES FLAMMES DE L'AMOUR DE JESUS, ou preuves de l'ardent amour que J. C. nous a témoigné dans l'œuvre de notre rédemption, par M. l'abbé D. Pinart, 1 vol. 12.

L'ART D'APPRENDRE EN RIANT DES CHOSES SONT SÉRIEUSES, par Polichienne, sévère de Platon pour cause d'incompétence. 1 vol. 12.

LE CHRISTIANISME présenté aux hommes du monde par Fénelon, ouvrage recueilli et mis en ordre par M. l'abbé Daplanche, 6 vols. reliés en 3 gros 18.

RAISON DU CATHOLICISME, collection de pamphlets de controverse, reliés en 2 gros vols. 18.

ISAAC ET ISMAEL, dialogues sur le protestantisme, etc. 1 vol. 8.

LE FIDÈLE AU PIED DE LA CROIX, ou méditations en forme de prières sur les principaux sujets de piété; par le Prince de Hohenlohe, 1 vol. 18.

En vente chez E. R. FABRE ET CIE., 3, Rue St-Vincent. 12 mars 1852.

AUX AMATEURS

d'Estampes et Gravures. Le soussigné vient de recevoir par la voie de New-York, une collection nouvelle et fort agréable de Gravures et Estampes coloriées comprenant, outre un grand nombre d'autres sujets divers: La Mort du Pêcheur (grand et petit); Les Amazons; Batailles de l'Empire. POUR EXERCICES DE DESSIN: Petites Etudes de Julien; Etudes sur les Chevaux. — AUSSI: — Un grand assortiment d'images encadrées, à relief, etc. Le tout à des prix très modérés. J. M. LAMOTHE. 12 mars 1852.

COMMANDES POUR LA FRANCE.

LES soussignés expédient toutes les semaines, par le Steamer, des commandes pour la France. Les personnes désireuses de les charger de quelques ordres, pour Livres, Gravures, Cartes Géographiques, Globes, Musique, Instruments de Musique ou de toutes autres Marchandises Françaises, sont priées de vouloir bien les transmettre le plutôt possible. E. R. FABRE & CIE., N. C. 3 Rue St-Vincent. Montréal, 16 Janvier 1852.

AVIS.

Un jeune homme, muni de bonnes recommandations, désireux de se placer comme Instituteur. S'adresser à l'Évêché. Montréal, 24 fév. 1852.